

Cette histoire s'est passée à une époque où j'étais blême et à bout de souffle à force de m'étouffer avec l'air du temps. Tout sentait trop l'eau de Javel, le gaz, le varech, la glaise et le feu: c'était le printemps à Colombier.

Je m'enfonçais dans la terre poreuse avec mes bottes de rubber, me mettais du rouge à lèvres vert et des autocollants holographiques sous les yeux. Mon regard, comme celui de la sainte Anne en plâtre de la chapelle, avait besoin d'une nouvelle couche de peinture. Les goélands continuaient à pousser leur cri de sirène ankylosée, indifférents à mes drames intérieurs. Assise sur une balançoire du parc, j'attendais. J'attendais le prochain numéro de *Filles d'aujourd'hui*. J'attendais que quelque chose arrive pour me délivrer. C'était une situation sans issue. J'ouvrais grand mes yeux, ahurie, je voulais m'entailler les paupières. J'avais quinze ans.

Je me battais contre mes amis imaginaires et contre mon zipper cheap qui se déboîtait. La sélection «répertoire» du club vidéo-dépanneur, les films qui passaient

la nuit à Télé-Québec et ceux gravés de Kubrick dans le sous-sol m'aidaient à me donner l'impression d'avoir accès à une offre culturelle diversifiée. Je commandais mes pad thaïs avec du tofu pour m'habituer à être vegan et je cachais mon envie de sang de bœuf en buvant du Earl Grey. J'échangeais avec les autres élèves de la polyvalente, à la pause, mes barres tendres contre des cigarettes que je ne fumais pas.

J'étais une enfant spéciale, j'en étais certaine. Je tripais sur Boris Vian et Charles Baudelaire. Je composais dans mon agenda, noirci au Sharpie, des poèmes baroques mettant en vedette des chats et beaucoup de déchéance.

Je vivais avec les animaux. Je voulais cacher tous les lièvres dans ma maison de poupée, pour qu'ils ne se fassent pas prendre dans des collets, puis les nourrir de toasts au beurre d'arachide et de Quick aux fraises. Je passais mon temps à me coucher sur des peaux de mouton avec les outardes, à jouer les mortes-trop-de-bonne-heure dans ma robe de première communion en attendant que de jolis garçons, à dos de caribou, viennent me sauver pour m'amener à Montréal.

J'étais la petite crise des soirées dansantes qui ne frenchait pas, qui dansait des slows avec elle-même sous les black lights. Je ne m'étais liée d'amitié avec

personne, mais j'aimais la proximité des corps plus intoxiqués que moi. Naufragée dans une mer de peau rosâtre, je savais qu'un destin plus grand m'attendait après le secondaire.

J'étais fascinée ironiquement par les cadres de porte, écoutant *Echoes* dans le sous-sol, une cannette de Pabst entre les cuisses, avec mon petit frère Cyrille. Nous buzzions en fixant le rayon rouge de la souris de l'ordinateur. Ça ne m'en prenait pas beaucoup, à l'époque, pour me faire des peurs. Je voulais fonder ma propre école de pensée, devenir une nouvelle André Breton, être d'un néo-surréalisme mêlé de grunge post-Nirvana. J'étais post-toute-chose, car il n'y avait plus rien à inventer. Je me peroxydais les cheveux pour ressembler à Kurt Cobain. J'incarnais, en fait, précisément ce qu'il détestait dans *Smells Like Teen Spirit*. Je me disais bien trop dark pour être hipster, putain à médias sociaux entourée d'une aura de flou artistique Instagram, et je faisais semblant de ne pas avoir d'opinion sur la musique de Lana Del Rey ou sur quoi que ce soit. J'avais grandi dans une ère New Age et je l'incarnais parfaitement. J'étais victime des publicités de rouge à lèvres et des annonces de fast-food, je n'étais plus capable de regarder des vidéos de Sasha Grey sans penser aux nouveautés printanières d'American Apparel.

Je m'infligeais des coupures avec des morceaux de verre et des lames de rasoir cousues dans l'encolure de mon coat, le coupant vers l'extérieur, pour que personne ne touche à ma peau retournée sur trop de nerfs de millénaire hypersensible. J'étais incapable de faire face à la vie. J'étais plutôt comme un tesson de bouteille de bière sur la plage de l'anse à Norbert qui attendait d'être lissé par le ressac.

Je pratiquais des rituels de magie blanche dans le bois derrière l'école primaire et j'essayais de contacter Marie Noire dans le miroir de ma commode. Je muselais les chiens sauvages de Pessamit en leur mettant des sacs en plastique sur la tête tout en leur chuchotant des incantations pour les calmer. Je voulais me faire des peurs pour m'assurer de ne pas être déjà morte d'ennui.

Comme disait Denis Vanier dans *Allô-Police*, il fallait que je trouve mon propre miracle de vivre. J'avais reçu tous mes sacrements religieux au primaire, mais j'avais besoin de quelque chose d'autre. Les temps étaient déjà sombres et désespérés, et je devais croire à un pouvoir qui dépassait les politiciens, la police et 4chan.

Je cherchais plus précisément l'entre-deux des figures du Christ et de Jim Morrison, mais hors du patriarcat. J'allais à la messe avec ma mère et je faisais

semblant d'être en train de triper sur l'acide. Je déposais l'hostie sur ma langue arrosée au préalable de bonbon liquide Wonka. J'observais d'un regard voyeur et inconfortable la foi des fidèles et la photo de l'enfant sainte Thérèse. Les images derrière mes yeux étaient tout aussi mystiques, désarticulées, bizarres, innocentes et subtilement violentes que les icônes.

Je prenais tout ce qu'il y avait comme encens, chandelles et statuettes-boîtes à musique de la Vierge dans les ventes de sous-sol d'église.

Nous étions à l'ère des sorcières-célébrités numériques, pom-pom girls métaphysiques et maîtresses du grand convent d'Instagram, rassemblant autour d'elles des milliers d'adolescentes assoiffées du Kool-Aid acide wiccan. Au fond, j'étais plus attirée par une esthétique sombre comme mes humeurs et l'idée d'ensorceler de jolis garçons pour les plier à mon désir que par l'adoration de la Terre-Mère.

J'appliquais des filtres Polaroid de la couleur de mes émotions, comme des mood rings. Je faisais des philtres d'amour pour mes futurs crushs avec mes ingrédients préférés : glitter, glue maison, talc, gélatine, colorant alimentaire, sacs en plastique, fourrure... De l'esthétique et du mystère : je ne sais pas de quoi une adolescente sans repères comme moi aurait pu rêver de mieux.

C'est à partir de ce moment que je me suis mise à m'intéresser à la sorcière de Colombier. La maison au milieu de la tourbière attestait sa présence. Entraînant Cyrille, je passais mes dimanches après-midi là-bas à faire des footages imitant le VHS, loin de la galerie où trônait une antique cuisinière. La sorcière nous narguait ainsi, en exposant l'instrument qui allait nous ramener à l'état de viande et de cendres. Je m'étais exercée, dans la baignoire, à retenir mon souffle pour ne pas troubler le silence rendu pesant par l'écho. Je n'étais presque plus une enfant, mais j'imaginai aisément mon corps frêle dans les flammes. C'était un jeu de cache-cache où le but était de se fondre le plus possible dans le lichen gris verdâtre et dans les genévriers, car il était impossible de courir aisément dans la mare rouille qui emprisonnait mes bottes. La terre cambouis essayait de nous digérer. Lorsque le soleil commençait à se coucher, on regagnait tranquillement notre vélo pour retourner au Cap.

La magie noire se tient loin du fleuve, c'est connu.

Mes parents sont heureux. C'est tout. Ils sont heureux d'être loin de Montréal, de ses voitures enrégées qui vont trop vite, de ses ruelles sombres avec des inconnus sans visage en full Adidas qui violent ou tombent sur un tas de sacs-poubelle sonores remplis de bouteilles de bière vides, de son quartier Hochelaga avec des Blancs pauvres qui glissent dans la rue Ontario verglacée en sortant de leur deux et demie. De son quartier Côte-des-Neiges avec des personnes de couleur qui ne veulent pas s'intégrer à la société québécoise, de son quartier Westmount avec ses enfants de patrons anglophones qui oppriment les Canadiens français qui ne veulent pas s'intégrer à la société québécoise... Mes parents, les professeurs à la polyvalente et moi, on ne connaissait de Montréal que ces noms de quartier et le Plateau, là où les vedettes de *Tout le monde en parle* habitent toutes et brunchent ensemble. Nous savions aussi, sans trop y croire, qu'il y avait un métro. Une fois, un de mes oncles a dû se faire opérer à Montréal. Il nous a raconté qu'il s'était perdu des heures dans le métro, ne sachant plus où trouver la sortie. Pire. Expérience. De. Sa. Vie! Mes parents sont heureux du silence, de l'air filtré par la forêt, des bleuets qui poussent sur le bord de la rue et d'être isolés des humains...

Je n'aime pas marcher dans la rue à Colombier, je n'y rencontre que des personnes âgées. En vélo, je ne leur donne pas l'occasion de m'adresser la parole. Je fais semblant de ne pas les voir lorsque je les croise, je mets ma main en œillère sur ma tempe comme s'il y avait trop de soleil dans mes yeux. Je retiens mon souffle de peur de sentir leur odeur de mort-avant-longtemps, de vieilles cigarettes et de ragoût de gibier. Mes parents me trouvent malpolie de ne pas saluer ces adultes qui me connaissent depuis ma naissance, mais pour lesquels je give zero fuck.

Mes parents ont toujours été heureux et libres de soucis. Ici, que pouvait-il bien m'arriver ? Certaines des filles avec qui je jouais, enfant, étaient maltraitées par leurs parents. À Colombier, il n'y a qu'une sorcière, mais beaucoup de monstres. Sauf qu'au moins, nous n'habitons pas à Montréal.

J'aimais beaucoup le fait d'être laissée à moi-même, d'être indépendante et de pouvoir vivre ma vie intérieure en collectionnant de belles images sur mon cellulaire. Parfois, mes parents étaient moins heureux. Mes pensées et mes collections ne concernaient que moi, ils ne pouvaient y avoir accès. J'incarnais tous les voisins d'appartements inconnus, les cris nocturnes et les bruits d'airs climatisés



auxquels ils pensaient échapper en habitant hors de Montréal. Je les rendais uneasy.

Cyrille m'a dit un soir que, dans l'autobus scolaire, tout le monde parlait d'un gars qui venait d'arriver au village. Il avait déménagé en un seul voyage de nuit en Dodge Caravan. On racontait qu'il était le fils oublié d'un tel, qu'il venait de Baie-Comeau-Marquette et qu'il était parti à Montréal étudier en littérature, en cinéma, en musique électroacoustique, ou quelque chose comme ça. Il était revenu en région, fatigué de se faire couper ses heures au Archambault de la Place des Arts ou parce que sa blonde montréalaise-vegan-bisexuelle, fille de tel écrivain célèbre ou cousine de Xavier Dolan, l'avait quitté. Je l'ai cherché sur Facebook, avec seulement son prénom, Léo-Lune, en tête. Toutes les combinaisons de Léo-Lune et de Tremblay-Malouin-MacKinnon ont été vaines.

Cyrille et moi allions au dépanneur chaque jour, en vélo, prendre chacun une slush avec trop de saveur surette, pour avoir l'occasion de passer devant chez

lui. J'étais presque prête à aller sonner pour lui proposer de cueillir les bleuets autour de sa maison, comme mon frère me le suggérait, juste pour qu'il m'offre un verre d'eau. Une vraie freak.

Mon petit frère disait de Léo-Lune qu'il avait l'air particulier. Ce n'était rien pour apaiser ma curiosité. Il ne se tenait pas au bar du village, il préférait faire trois quarts d'heure de route pour se rendre à la microbrasserie de Baie-Comeau. Il ne voulait probablement pas s'associer à un endroit qui n'avait qu'une toilette, pour hommes, sans porte.

J'arpentais la plage des Îlets-Jérémie pour trouver des cennes de mer que je donnerais à mes futurs amoureux de la ville en leur faisant croire que c'était rare, qu'il y avait de minuscules oiseaux cachés à l'intérieur qu'on pouvait entendre en les secouant près de nos oreilles. Ce jour-là, il y avait une tempête noire au large et, sur les crans de roche, je regardais la bruine recouvrir au ralenti la côte, vers Rimouski. J'ai pris à mains nues un morceau de glace transparente et j'ai filmé à travers avec mon cellulaire, en me trouvant artistique de me servir de la nature pour faire des filtres vidéo.

J'étais ambitieuse : je pourrais présenter mes œuvres aux étudiants en art saguenéens qui venaient chaque été à Tadoussac pour Le Grand Tintamarre.

Je rêvais à des amitiés inspirantes avec des cool kids citadins, à de la MDMA mythique et à des partys de cour arrière. De changer d'air. Qu'on m'apprenne à être vraiment une artiste, à être dans un band, à avoir une marque de vêtements, à faire des stick'n'pokes pour de l'argent. Je ne serais plus certaine d'être dans la réalité ou dans un film d'art.

Puis j'ai filmé les ménés noirs prisonniers dans les cratères de la roche, vivant dans une microsociété de varech et de bière renversée. J'ai alors pensé, sans raison, à ma solitude qui me semblait infinie. La glace m'a brûlé les doigts, maintenant recouverts de cloques blanches, et s'est transformée en shrapnels en s'écrasant sur les crans.

Quelque chose a bougé au coin de mes yeux. Était-ce la sorcière, était-ce la Côte-Nord? Je suis restée immobile, à fixer la courbure de la terre grise et chargée de nuages. J'attendais que la silhouette me tourne le dos pour la regarder. Des minutes ou des heures ont passé, le silence pesait lourd sur mes tympanes et mon cerveau était épileptique.

Ma patience a été payante, car j'ai senti dans mon dos que la silhouette retournait d'où elle était venue. Retenant mon souffle, je l'ai observée : son grand dos masculin recouvert de plusieurs couches de chemises de flanelle en guise de manteau, ses cheveux longs

sous sa tuque noire. L'icône étiquette jaune de Dr. Martens derrière ses bottes. On aurait dit une sorte de figure christique shoegaze. C'était tout.

Il tenait une caméra VHS, pointée vers le sol.